

Brève réponse à un lecteur ...

Un lecteur m'a écrit au sujet de la grève de la R.A.T.P. en me demandant «*où seront les travailleurs perceurs de trous et contrôleurs des premières dans le monde libertaire de demain?*».

La réponse à cette question a été donnée à plusieurs reprises déjà dans les milieux anarchistes, tant en ce qui concerne le métro, la S.N.C.F. et autres transports. Nous aurons peut-être l'occasion d'y revenir un jour car nous voyons qu'il est souvent nécessaire de se répéter.

Notre correspondant ajoute: «*Pour faire la grève gestionnaire, la grève du fric... il faudrait en avoir dans sa culotte un peu plus que le poinçonner moyen. Et ne pas avoir peur de prouver sa propre utilité.*».

Entièrement d'accord, mais les poinçonneurs et les caissières du métro ne sont pas les seules inutiles, il faudrait que les perceuteurs, les employés de banques et tous ceux qui trempent de près ou de loin dans le système financier reconnaissent aussi leur inutilité, comme les travailleurs des usines d'armements, etc... Le problème ne touche pas qu'une seule corporation. C'est cela que les salariés doivent comprendre et c'est cela, nous qui sommes bien obligés de nous «prostituer» pour le capital dans la situation présente, que nous nous employons à essayer de leur faire comprendre.

Monique BADOIT.

DE LA HIERARCHIE A L'ANARCHIE

L'HOMME, dans l'impéritie qui caractérise la race hu-maine, a permis au profit, au vol et au crime de s'installer en bonne place dans la Société, en créant et en maintenant, depuis des siècles, la subordination qui amène les uns & disposer des autres.

par Raymond BEAULATON

C'est cette subordination au « commandement sacré » qui constitue aujourd'hui ce qu'on appelle ; l'échelle de la HIERARCHIE. Des esprits qui se veulent avertis » sont parvenus à nous désintégrer la hiérarchie en deux « cellules ». Ils appellent la première HIERARCHIE DES VALEURS, la seconde HIERARCHIE DES SALAIRES OU DES PROFITS.

Il va sans dire que ces « es-prits sérieux » prétendent avoir résolu un problème alors qu'il n'y en avait pas à ré-soudre. Ils ont simplement cherché à semer la confusion. Les sourires fusent aux lèvres de certains lorsque nous nous lançons à corps perdu dans ce combat contre la hiérarchie. Mais précisément ceux qui ont le sourire et nous con-sidèrent comme des Individus exilés et pas sérieux, sont ceux qui profitent ou espèrent profiter un jour des priviléges que confère la hiérarchie. Bakounine avait cependant tranché cette question avant nous lorsqu'il disait :

« Il n'y a point d'homme universel, d'homme qui soit capable d'appliquer son intel-ligence dans cette richesse de détails sans laquelle l'appli-cation de la science à la vie n'est point possible, à toutes les sciences, à toutes les bran>- prême de la liberté et de l'hu-manité ».

Il a été dit un jour : « Il faut toujours s'exposer aux mêmes redites, quelque regret qu'on ait à devoir toujours repousser l'éternelle sottise humaine », aussi voudra-t-on m'excuser d'en venir à une nouvelle citation qui complè-te Bakounine. Et c'est F. Ro-bert qui parle :

« Après nous ai>oir reproché notre semblant de démagogie, nos pourfendeurs, amis ou au-tres sont contraints de tom-ber dans l'exagération. Par exemple, disent-ils, prenons un cas concret : Vous ne pou-vez tout de même pas nier les capacités d'un ingénieur, car- pacités que vous ne possédez pas. Donc pour le moment, il est plus ingénieur que nous qui sommes balayeurs. Mais si vous voulez bien lui per-mettre de nous apprendre son métier, de nous passer ses connaissances, nous par-viendrons peut-être à en faire autant que lui. A condi-tion naturellement que ce métier nous attire. « Juste-ment c'est là que nous vous attendons. : il nous faut cer-taines aptitudes naturelles ». Prenez garde, amis ou adver-saires, vous allez tomber dans le domaine de« dons naturels. Cela vous conduit directement à l'adoration d'un dieu Du moins à sa reconnaissance. Ce n'est pas nous qui nous enfon-çons, mais bien vous. »

Ces quelques citations de-vraient suffire pour convain-cre les travailleurs qui défen-dent encore la hiérarchie. Hélas ! sans hiérarchie il n'y aurait pas d'Etat, pas de pou-voir. Sans hiérarchie il n'y aurait pas d'armée, pas de flics, pas de guerre.

Sans hiérarchie il n'y aurait pas d'Eglise et pas d'abrutis-ement de l'homme.

Quoi qu'on puisse essayer de tourner autour des mots, il est certain que la hiérarchie est à l'origine de la misère et du profit.

Le salariat que les syndica-listes prétendaient détruire a été maintenu et renforcé gr&ce précisément à la couardise de la majorité des syndicalis-tes qui ont voulu défendre et maintenir toutes les hiérar-chies.

Si nous voulons donner une définition réelle du mot anar-chie nous devons dire que c'est le contraire du mot hié rarchie.

C'est dans ce sens, de la lutte contre la hiérarchie que nous sommes réellement anar-chistes.

Si une autre définition pouvait prouver que l'anarchie ne s'oppose pas à la hiérarchie alors, personnellement, j'affirme que Je ne serais plus anarchiste.

« Il n'y a point d'homme universel, d'homme qui soit capable d'appliquer son intelligence dans cette richesse de détails sans laquelle l'application de la science à la vie n'est point possible, à toutes¹ les sciences, à toutes les branches de l'activité sociale. Et si une telle universalité pouvait jamais se trouver réalisée dans un seul homme, et s'il voulait s'en prévaloir pour nous imposer son autorité, il faudrait chasser cet homme de la Société, parce que son autorité réduirait inévitablement tous les autres à l'esclavage et à l'imbécillité. »

Et Bakounine s'opposait à ce que les « hommes de génie » bénéficient de priviléges ou de droits exclusifs et cela pour trois raisons « D'abord parce qu'il arrive souvent de prendre un charlatan pour un homme de génie, ensuite parce que grâce à ce système un homme de génie se transformerait rapidement en charlatan, enfin parce que ce serait l'acceptation d'un maître ».

Si nous avons recours au maçon pour construire une maison et à l'architecte pour en établir le plan, si pour tel travail nous nous adressons à tel spécialiste, nous devons le faire librement, sans nous laisser imposer ni le maçon ni l'architecte. Nous devons conserver le droit à la critique.

Et là, nous avons vu, souvent des non-spécialistes avoir raison, devant des spécialistes d'une activité donnée. Ce qui démontre parfaitement qu'il n'existe rien d'absolu, pas de vérité morale et pas de hiérarchie de valeur.

C'est pour cela que nous avons raison de nous proclamer EGALITAIRES, en lutte permanente contre les hiérarchies. En cela nous sommes fidèles à la pensée de Bakounine lorsqu'il disait : « La商量atité c'est là condition sociale de la liberté.

Si une autre définition pouvait prouver que l'anarchie ne s'oppose pas à la hiérarchie alors, personnellement, J'affirme que Je ne serais plus anarchiste.

corde dans >n d'un pendu

ite de la première page)

< sert le pâtissier Duclos pour récurer périodiquement ses casseroles, mieux le complexe de ces pouvres types à la fin > sans équivalent dans aucun autre parti ou fin du mouvement ouvrier. Constamment dirigés et des trahis, ils répugnent et dénoncent la fin. Perpétuellement occupés à chasser de la fin leur bureau politique les flics qui y sont- toujours ils calomnient avec frénésie les organisations à Nantes, à Rouen ou à Paris, ils ont joué la fin la crainte d'être une fois de plus les victimes ou de flics qui de tradition, inspirent leur fin cela qui est grave à Beaucoup plus fin viennent de leur incapacité à choisir leurs ; des vauriens à l'affût d'un « job ». Vers ce corps immense, sans charpente et un effroyable bouillon de culture d'où éternité et bien nourrie d'un Duclos, au museau se gourmandise vers les odeurs fortes, serait réfectoire n'est plus qu'une mangeoire pour de calomnie et de chantage, un butoir escalader en levant la > ambe afin d'éviter plus le bon La Fontaine nous éclaire lors-

-il de ce poids inutile les sentiers fangeux ? »

Maurice JOYEUX.

tonde Libertaire » : 12 numéros : France et 400 francs pour l'étranger.

170, rue du Temple — PARIS les. C. C. P. PARIS 10.569.77

UHlt UV

emplois. Tout ce que font qu'appelle ! ge, le minimum M des années avec fin mité, par les organisations, et comme le tué. personne, les plus nimum (dit biologie bien pourvus dont triple ou le quatuor et que l'on retrouve installés dans cette fin Quant à la semaine C.G.T. des fin a volontairement de réappliquer avec t> qu'elle devait cor quelques à cette question, on le rejette vaches regardent le parce que les comités voulaient refaire la fin Maintenant qu'elle connaît le résultat Pour un peu qu'un ne place dans la hiérarchie qui en réalité n'est pas l'Etat, Pour un peu de tous les organismes a de classe, qui portent le tés <entreprises, comité bureau international du gués plannants d'usine, gens avertis sont en droite que ce disciple de Boileau dans ces lieux et fouet dans les discussions fin publiques, il dénonce la loi en faire si bien défi tien Faute, les gens ave sensibles à ces contrats tardent pas à les considérer fumiste. Ces constatations* sont vraies, qu'elles se sont fait que j'ai vécu scission 1948, à la fin Ouvrière : quelques-uns

entrèrent à l'organisation tant une renaissance de calisme. Les débuts froids, l'union départementale-Loire se disait dès où les pionniers dit souvent invoqués, un « voile syndicaliste » fut tant en exergue sur la des meilleures pensées un seul point noir cependant ne voulait à aucun publiquement l'orientât. Malgré cela, nous a ce qui faisait dire aux sceptiques, que c'était faire plaisir et nous nus ce que l'on invoquait lez donc, disaient-ils^ f s'en moquent Jfc même leurs principes % d'ailleurs pas les premiers j'm I de la sortes Pmm|4

La véritable révolution économique et sociale
par Lucien HAUTEMULLE

Dans « Le Monde Libertaire » de février, mai et juillet, nous avons démontré qm les salaires n'étaient que le prit d'une loca-tion de la « machine humaine » payée par une quittance de loyer dite feuille de paie et les restes d'un système féodal aboutissant à un vol social du patronat.

Nous avons posé pour la classe ouvrière trois premières ratxmdl- cations ne constituant que des étapes vers le bui que nous re-cherchons : la suppression du salariat et la prise de possession de la production par les travail leurs.

Ces revendications sont les sui-vantes :

1° Le contrôle total de la pro- duction, de la productivité et des prix de revient par les comités d'entreprise aidés des syndicats non seulement pour les sociétés anonymes tel que défini dans l'ordonnance du 22 février 1946 du code du travail, mais pour toutes les entreprises.

2° La participation des travail-leurs aux bénéfices des entrepri-1 •ses pour 50 % après l'exercice du- dit contrôle.

3° La limitation des bénéfices des mêmes à 10 % maximum, en vue de réduire les prix de vente et par surcroît le coût de la vie.

Ces trois revendications met-tront déjà un terme aux hausses préventives des prix de vente sur les augmentations de salaires ré-clamés et à ce bourrage de crânes affirmant que ces augmentations justifiées ne sont pas prises en compte par le patronat dans l'éta-blissement de ses prix de vente / il nous restera à demander à ce dernier comment il entend faire profiter son personnel de l'emploi de machines destinées à diminuer son effort, mais em-ployées unitquement dans son es-prit pour supprimer la main- d'œuvre pour son seul profit f

Et encore quand il compte ren-dre à son personnel la part des usines nouvelles et magasins qu'il construit avec les bénéfices que le travail de ses ouvriers lui a per-mis, part qu'il leur a volée en les exploitant ! Nous y reviendrons.

Le syndicalisme en milieu
par Germinal LELIEVRE

OUR le lecteur lointain, je me dois de préciser que le Maine-et-Loire et la Mayenne sont en France les départements où les gisements ardoisiers sont les plus importants.

^Trélaié, commune de 6.000 habitants, située à 6 km d'Angers, connaît depuis le 12^e siècle l'industrie de l'ardoise.

Sous l'impulsion de militants syndicalistes du nom de Ludovic Ménard, Bahonneau, Georget et de beaucoup d'autres plus obscurs, entourés de quelques éléments un peu plus jeunes, Louis Monternault, Paul Mercier, Planchenault, Trélazé fut au début de ce siècle, aux premières heures de la C.G.T., un centre anarcho-syndicaliste, fort apprécié et connu en France. Il en a été à peu près ainsi jusqu'en 1914, date à laquelle quelques-uns de ces animateurs ont cru mieux faire en se rapprochant du syndicalisme et son corollaire, le socialisme parlementaire. La foule, toujours moutonnière, confiante dans ses militants devenus des politiques s'est faite votarde et réformiste ; seuls quelques non-conformistes farouchement attachés aux principes de la Ligue internationale ont lutté vainement pour reconquérir le terrain perdu, mais hélas sans jamais y parvenir.

Trente-cinq ans de bavardages politiques ont donc suffi pour tout détruire, et pour enlever aux individus la notion exacte de leur valeur. La mal-faisance politique en a fait des admirateurs frénétiques du chef, du militaire, du bonze. Plus aucune répugnance pour les cérémonies patriotiques. Le sabre et le goupillon sont les grands bénéficiaires de la main tendue, le patronat plus confiant impose ses voies.

Depuis octobre 1954, les ardoisiers font 40 heures dans des conditions de salaire, telles, qu'ils subissent mensuellement une perte allant de 4 à 5.000 francs, selon les emplois. Tout bien pesé, les patrons ne font pas mieux : à l'heure, 10 francs, et 10 francs pour les heures supplémentaires. C'est là avec Jeanne d'Arc et la Marseillaise.

Et ai effet, nous avons dû nous rendre à l'évidence, cette méthode est d'un usage courant, tout le monde l'use chez les politiques.

Ce fait vécu est une digression dont je m'excuse près du lecteur, mais cependant utile pour démontrer qu'il ne faut jamais se laisser surprendre par les événements et les hommes, -sous peine d'être confondus avec les hypocrites dans l'esprit public. Ces dix dernières années ont été fertiles en slogans de tous genres et en abandons de toutes sortes, ce qui explique l'indifférence et le désespoir des ouvriers.

Le syndicalisme, expression économique de l'anarchisme est toujours possible cependant, les syndicats de notre mouvement aideront à tous les hommes de cœur pourraient peut-être établir un lien et produire le miracle, c'est-à-dire battre en brèche le corporatisme, étalir des revendications pouvant rallier toutes les professions, indiquer l'emploi de la grève générale comme moyen d'action et ainsi une toute petite victoire replacerait la classe ouvrière sur le chemin de la confiance et de la solidarité. Ce serait le premier pas vers des objets plus importants, qui auraient pour conséquence de mettre à rude épreuve les cures en vestons, car si la situation prenait une autre tournure, la hiérarchie de l'Eglise en ferait des jaunes.

Quand aux partis politiques, chacun sait que la détresse permanente des ouvriers est pour eux une mine d'or. Une grève générale triomphante par contre est pour eux un désastre, car elle fait plus en quelques jours que cinquante ans de parlementarisme et par conséquent démontre leur inutilité.

Que les syndicalistes réfléchissent à ces perspectives.

Le patronat plus confiant impose ses volontés au point que, depuis octobre 1954, les ardoisiers font 40 heures dans des conditions de salaire, telles, qu'ils subissent mensuellement une perte allant de 4 à 5.000 francs, selon les emplois. Tout bien pesé, les patrons ne font pas mieux : à l'heure, 10 francs, et 10 francs pour les heures supplémentaires. C'est là avec Jeanne d'Arc et la Marseillaise.

Quant à la semaine de 40 heures, la C.G.T. des 6 millions d'adhérents a volontairement oublié de la faire réappliquer avec tous les avantages qu'elle devait comporter ; lorsque quelqu'un à cette époque soulevait la question, on le regardait comme les vaches Tegardent les trains et cela parce que les complices du patronat voulaient refaire la France.

Maintenant qu'elle est refaite, nous connaissons le résultat.

Pour un peu qu'un anarchiste, pren-ne place dans la hiérarchie syndicale»- qui en réalité n'est qu'un rouage dê l'Etat. Pour un peu qu'il figijre dans tous les organismes de collaborations de classe, qui portent le nom de comi-tés d'entreprises, comités d'arbitrages, bureau international du travail, délé-gués plrmanents d'usine, ou C.I.L., les gens avertis sont en droit de s'étonner que ce disciple de Bakounine, s'installe dans ces lieux et fonctions, alors que dans les discussions individuelles ou publiques, il dénonce la pourriture par-lementaire si bien définie par Sébas-tien Faure, les gens avertis, dis-je, sont sensibles à ces contradictions, et ne tardent pas à les considérer comme des fumiste. Ces constatations sont telle-ment vraies, qu'elles se confirment par un fait que j'ai vécu, lors de la scission 1948, à la formation de Force Ouvrière : quelques-uns d'entre nous entrèrent à 1 organisation nouvelle espé-rant une renaissance de l'anarchocvndi- calisme. Les débuts étaient promet-teurs, l'union départementale de Mai-ne-et-Loire se disait dans une minorité où les pionniers du syndicalisme étaient souvent invoqués, un journal « Le Ré-veil syndicaliste » fut imprimé, por-tant en exergue sur la couverture, une des meilleures pensées de Pelloutier ; un senl point noir cependant subsistait, on ne voulait à aucun prix désavouer publiquement l'orientation confédérale.

Malgré cela, nous espérions encore, ce qui faisait dire aux grincheux et aux sceptiques, que c'était pour nous faire plaisir et nous mettre en confian-ce que l'on invoquait Pllloutier. | Al-lez donc, disaient-ils, vous verrez s'ils s'en moquent de vos pionniers et de leurs principes », d'ailleurs ils ne sont pas les premiers dans le genre, | agir de la sorte, l'exemple des communistes par conséquent démontre leur inutilité.

Que les syndicalistes réfléchissent à ces perspectives.